



P. DESAULNIERS

Thomas De Koninck

L'idée de Dieu accompagne depuis toujours la réflexion humaine

La pensée actuelle est loin d'être étrangère à l'idée de Dieu. Mais comment pose-t-elle la *question de Dieu*? C'est ce que nous avons demandé au philosophe Thomas De Koninck. M. De Koninck enseigne depuis 1964 à la Faculté de philosophie de l'Université Laval et il en a été le doyen de 1974 à 1978. Au cours de sa carrière, il a aussi enseigné à d'autres universités, notamment à Paris, à Berlin et à Notre-Dame (USA). Un de ses cours à Laval porte précisément sur les approches modernes de Dieu. Parmi ses nombreuses publications, on peut souligner l'ouvrage *De la dignité humaine*, paru en 1995, et qui s'est mérité le prix La Bruyère, de l'Académie Française. Au début de cette année, il publiait *La nouvelle ignorance*, qui est un vibrant plaidoyer pour les questions de sens dans la culture moderne. Il a aussi écrit un long article dans *Nouveau Dialogue* (no 96) intitulé « Dieu au tribunal de la raison ».

RND Peut-on dire que le désir de connaître Dieu est un des plus profonds et des plus constants de l'humanité ?

Quand on fait l'histoire de la pensée, on se rend bien compte que l'idée de Dieu accompagne depuis toujours la réflexion humaine. Comme le faisait déjà remarquer Aristote, le concept du divin est né chez les hommes de deux causes originelles : des phénomènes qui concernent l'âme et des phénomènes célestes. Dans sa célèbre conclusion à la *Critique de la raison pratique*, Kant écrivait : « Deux choses remplissent le cœur d'une admiration toujours nouvelle, à mesure que la réflexion s'y attache : le ciel étoilé au-dessus de moi et la loi morale en moi. » Einstein, pour sa part, confessait : « Je ne me lasse pas de contempler le mystère de la vie. Et j'ai l'intuition de la construction extraordinaire de l'être. Même si l'effort pour le comprendre reste disproportionné, je vois la raison se manifester dans la vie. » Dieu est bien la question par excellence, englobant et dépassant à la fois toutes les autres, présente aux esprits les plus modestes comme aux plus raffinés. « Dieu est la parole la plus chargée des paroles humaines » (Buber).

Le désir de connaître Dieu est donc bien au plus profond de l'être humain. Mais précisément parce qu'il est au plus profond, il peut arriver qu'il y reste enfoui ou encore qu'il devienne méconnaissable. C'est une chose de dire que le désir de Dieu est présent en nous et autre chose d'identifier clairement ce désir. C'est un peu le sens d'un livre que je viens d'écrire et qui s'intitule *La nouvelle ignorance*. Il y est question justement de la nécessité de

l'éveil au concret. Car l'éveil au concret est nécessaire pour que naisse l'idée de Dieu. On le voit bien par la façon dont la question s'est posée à l'homme, dans la suite des temps, à partir de la beauté du monde et de l'expérience interne de la conscience morale. En sorte que le manque d'accès à soi et le manque d'accès au réel en dehors de soi éloigne du divin, empêche d'en saisir l'idée même.

Je crois que c'est là quelque chose de particulièrement important : le seul accès à Dieu, c'est la réalité. L'expérience de la réalité du monde, l'expérience de l'immense réalité intérieure, celle de penser et celle d'aimer. À tel point que quelqu'un qui vit dans certains milieux urbains d'aujourd'hui, entouré d'objets techniques sur lesquels il exerce un contrôle constant, est pour ainsi dire distancé de lui-même et distancé de la nature, parce qu'il vit dans un environnement complètement fait de main d'homme. À ce moment-là, l'idée de Dieu peut s'estomper. Elle peut apparaître comme une vieille superstition dont on n'a plus besoin. L'idée de Dieu n'est pas alors vraiment immédiate, même si elle surgit parfois dans l'angoisse ou la souffrance. C'est cet éloignement du réel et du concret que j'appelle la « nouvelle ignorance », cette irréalité croissante où nous sommes dans notre culture médiatique et narcissique, dominée par la télévision et le Net. Il ne s'agit absolument pas de diaboliser quelque technique que ce soit. Mais il faut être conscients que certaines techniques peuvent nous éloigner à la fois de la nature et de nous-mêmes et qu'alors ces deux voies d'accès à Dieu sont bloquées d'une certaine façon.

RND Si on ne peut parler chez nous d'un athéisme répandu, il y a une indifférence certaine à l'endroit de la religion et parfois un refus du discours religieux. Comment expliquer cela ?

Quand on parle d'athéisme, il faut tout d'abord noter que l'athéisme est un phénomène moderne, que l'on peut dater du XVIII^e siècle. Ceux que l'on appelait des « athées » dans l'Antiquité n'étaient pas des athées au sens que nous donnons à ce mot. Ils avaient une idée de Dieu, mais, par exemple, différente de celle qui était communément reçue. Et je ne parle pas ici seulement de l'Occident. On voit cela dans toutes les cultures où le divin est pour ainsi dire une évidence. L'athéisme est vraiment quelque chose de moderne. Et de bons auteurs disent que l'athéisme est un phénomène qui accompagne le christianisme, qu'il est un rejet du christianisme en fait. Et aussi parce que le christianisme, en valorisant la personne humaine, son autonomie, sa liberté, peut amener à nier Dieu lui-même.

Chez nous, si on peut parler d'athéisme, il faut dire que c'est un athéisme diffus. Ce qu'on peut noter plutôt, c'est une espèce d'indifférence. Cette indifférence, elle est attribuable à une certaine paresse intellectuelle, à un certain découragement devant le caractère ardu des questions fondamentales, des questions portant sur le sens de la vie, et qui conduit à ce que j'ai appelé la « nouvelle ignorance ». On pense ici à Nietzsche parlant de la « mort de Dieu » et du « dernier homme », pour qui sont finies les grandes questions. « Qu'est-ce que l'amour ? qu'est-ce que la création ? demande le dernier homme en

clignant des yeux. » Face à cela, on ne peut qu'encourager les gens à une pensée vraiment personnelle, à une réflexion authentique, car c'est cela seulement qui peut susciter à nouveau la question de Dieu.

Un autre facteur important de cette indifférence face aux grandes questions, c'est la fragmentation de nos connaissances engendrée par la spécialisation. Autant les sciences humaines que les sciences exactes nous apportent toutes sortes de lumières sur des points les plus divers. Mais il nous manque souvent la vue d'ensemble. C'est en ce sens que Husserl a pu dire : « Les questions que cette science exclut par principe sont précisément les questions les plus brûlantes. » Elle est très juste, cette remarque. Les savoirs particuliers laissent de côté les questions centrales et surtout la question la plus essentielle de toutes, qui est celle du sens de la vie.

Nos savoirs spécialisés fragmentent notre connaissance alors que la question du sens porte sur l'ensemble. On parlait hier de sagesse. Car la sagesse, c'est précisément la vision d'ensemble. C'est pour cela que la question de Dieu, qui est présente d'une certaine façon dans toute question, ne se pose dans toute sa profondeur qu'au terme de la recherche. C'est la question ultime qui suppose toutes les autres. Mais si on perd la vue d'ensemble, si on perd le contact avec la réalité, si on est plongé dans la culture médiatique et narcissique, les grandes questions deviennent non pertinentes et la question de Dieu a l'air d'une antiquité. « Et l'univers décimé de Dieu, il faut le remplir à déborder de fatras et d'artifices » (Marc Augé).

***Quand
il n'y a plus d'absolu
pour donner sens et
valeur à tout le reste,
c'est le vide, l'ennui,
le désespoir qui
conduit au suicide.***



Pour que la question de Dieu surgisse vraiment, il faut une appréhension du tout, un questionnement à propos du tout. C'est pour cela que, dans les grandes civilisations, de Grèce ou d'Orient, qui ont un contact direct avec la nature, c'est-à-dire avec la totalité, la question de Dieu est pour ainsi dire une évidence. Le monde étant intelligible, on se dit qu'à la source du monde il faut une intelligence. Qu'on pense seulement ici à l'émerveillement des pythagoriciens* découvrant les nombres dans la nature. C'est pour cela que la rupture qui se produit dans la modernité à partir de l'affaire Galilée est si grave. On s'est alors coupé de l'intelli-

gibilité comme voie vers Dieu. Heureusement, le renouvellement de la science moderne et la réflexion de plusieurs grands savants d'aujourd'hui permettent de renouer avec une longue et féconde tradition.

À propos de l'athéisme diffus et de l'indifférence courante, je crois qu'il est important de parler d'un certain nihilisme ordinaire, qui est en fait une espèce de banalisation. Nietzsche avait prédit ce nihilisme ordinaire qu'il décrivait ainsi : « Le nihilisme, c'est quand les valeurs les plus élevées se dévaluent. » Tout se retrouve alors au même niveau : l'argent, le pouvoir, l'amour, Dieu. Toutes les valeurs se valent et, à la limite, c'est le vide. Parce qu'il n'y a plus rien qu'il faille préférer, il n'y a plus de valeur véritable. Il n'y a plus d'absolu qui puisse donner une valeur

* Pythagore, né en Asie mineure au VI^e siècle av. J.-C., soutenait que « les nombres sont pour ainsi dire le principe, la source et la racine de toutes choses. » (*Encyclopedia Universalis*).

à tout le reste et donc un sens à l'existence. Tout est bon et tout est mal. Le nihilisme, c'est le vide, l'ennui, le désespoir qui donne lieu au suicide des jeunes. Et comme Nietzsche l'avait bien vu, ce nihilisme est à mettre en relation avec la mort de Dieu.

RND Quelle est, surtout à notre époque, l'importance du discours rationnel sur Dieu, du recours à la raison quand il s'agit de Dieu ?

Pour comprendre l'importance du discours rationnel, quand il s'agit de Dieu, il suffit de penser aux manifestations sectaires de la religion ou encore à la prolifération des sectes à l'heure actuelle. Parce qu'il ne suffit pas de croire. La foi sans effort de compréhension donne lieu à toutes sortes de dérives, comme l'histoire en a connues et comme on en voit aujourd'hui. Quand il n'y a pas un discours rationnel critique, ou, si l'on veut, un peu de culture, les gens se mettent à croire n'importe quoi. La soif de spirituel est telle chez l'être humain qu'elle doit s'exprimer d'une façon ou d'une autre. Le recours à la raison est nécessaire à la maturité de la foi. C'est même la définition classique de la théologie par saint Anselme : «La foi cherche à comprendre.»

C'est ainsi que, contrairement à ce que certains affirment par manque de culture, la religion chrétienne, pour ne prendre que cet exemple, a toujours combattu la magie, la superstition et les mythes. Aujourd'hui, on lit peu les Pères de l'Église. Mais les Pères de l'Église, Justin, Augustin ou Grégoire de Nysse, ont écrit des livres entiers pour combattre les mythes païens. Aujourd'hui, cela nous ennuie plutôt. Mais

ce qu'il faut retenir, c'est qu'eux, qui sont nos pères dans la foi, ont cherché passionnément le Dieu de la raison, le Dieu des philosophes, le Dieu de Platon et d'Aristote. La grande tradition chrétienne a toujours fait appel au discours rationnel, pour se garder des idoles et de la superstition, que l'on retrouve maintenant dans les sectes.

La raison se trouve d'ailleurs dans une double fonction face à Dieu. Le discours rationnel est d'abord important pour découvrir Dieu, dans la mesure où ce discours est un questionnement sur le sens du tout. Mais, d'un autre côté, Dieu lui-même ou l'idée de Dieu sont très importants pour le discours rationnel. En effet, le discours rationnel, l'éthique et finalement toute la culture sont transformés selon que Dieu existe ou non. Selon qu'il y a un *logos*, une intelligibilité ultime ou non. Le christianisme, lui, parlera d'Amour, ce qui est une autre dimension. D'où le fameux thème de la «mort de Dieu», que l'on retrouve chez Nietzsche et chez Hegel à l'époque moderne. En effet, si Dieu est mort, cela change tout. Et inversement, si Dieu existe, cela change tout aussi : le discours rationnel, les découvertes de la science, les manifestations de l'art. Si Dieu existe, tout cela est transformé, «transfiguré», parce qu'alors il y a un sens ultime et tout cela fait sens. Si on fait comparaître Dieu au tribunal de la raison, il ne faut pas oublier que la raison elle aussi doit comparaître au tribunal de Dieu.

RND Est-ce que la science, qui est pour ainsi dire la raison par excellence, ne nous éloigne pas de Dieu ?

***La foi sans la raison
donne lieu à toutes
sortes de dérives,
comme l'histoire
en a connues
et comme on en voit
encore aujourd'hui.***



Sur ce point, il faut tout d'abord noter que l'affaire Galilée marque une casure. En effet, comme je viens de le dire, chez les Pères de l'Église, le discours rationnel, le recours à la raison fait partie de la recherche de la foi. L'une des voies classiques de l'accès à Dieu, c'est la nature, le monde, le cosmos. L'affaire Galilée marque une rupture de cette longue tradition. Désormais, il y a le discours scientifique d'un côté et le discours de la foi de l'autre, qui semble contraire. Cette séparation va encore s'aggraver avec la théorie de l'évolution, qui est apparue à plusieurs, et notamment à des gens d'Église, comme contraire à la Bible. Alors que, en réalité, les théories modernes de l'évolution n'auraient guère étonné les anciens Grecs, même si leur

détail les eût à coup sûr fascinés. Car les plus anciens d'entre eux en avaient anticipé d'importants aspects. Elles auraient étonné encore moins un Augustin ou un Grégoire de Nysse. Ils font en effet des références très claires à l'idée d'évolution.

Heureusement, les choses sont en train de changer. Il y a encore des gens qui refusent les théories de l'évolution. Mais ce sont des « créationnistes », des gens qui manquent de culture au fond et qui lisent la Bible comme si c'était un texte scientifique. Alors que la Bible emploie un langage métaphorique qui n'est pas à prendre à la lettre. On sait depuis toujours que lorsque la Genèse parle des six jours de la création, ce ne sont pas des jours ordinaires. On est aujourd'hui capable de dépasser certains

abus du darwinisme. Et l'affaire Galilée s'est largement résorbée. En sorte qu'il y a actuellement un renouvellement extraordinaire de la question de Dieu grâce aux sciences justement et grâce aussi à la quête rationnelle autour de l'être humain.

Le schisme entre science et foi commence à être dépassé et ce sont de grands scientifiques, comme Einstein et beaucoup d'autres, qui parlent de la merveille de l'univers. Einstein disait : «J'éprouve l'émotion la plus forte devant le mystère de la vie. Si quelqu'un ne connaît pas cette sensation, il est un mort vivant et ses yeux sont aveugles. Auréolée de crainte, cette réalité secrète du mystère constitue aussi la religion. Des hommes reconnaissent alors quelque chose d'impénétrable à leur intelligence mais connaissent les manifestations de cet ordre suprême et de cette Beauté inaltérable.» Ce qui fascinait Einstein, dans ses travaux de physicien, c'était de découvrir les idées de Dieu, notamment les idées mathématiques.

Au fond, on retrouve un peu l'esprit des pythagoriciens. Le regard scientifique posé sur le monde s'émerveille de plus en plus de l'intelligibilité du réel et notamment des lois mathématiques qui le gouvernent. En sorte qu'il y a actuellement une prolifération de livres écrits par des scientifiques qui posent à nouveaux frais la question de Dieu, qui essaient de retrouver les arguments classiques de l'existence de Dieu et surtout qui s'émerveillent de la raison qui éclate dans le cosmos et dans la vie.

Sans doute, le discours scientifique proprement dit ne trouve pas Dieu au bout de son parcours. Ce n'est pas possible. Il procède par mesure et par

calcul. Il découvre les propriétés de la matière et non pas Dieu. Mais le savant, lui, est un être qui pense et qui peut s'émerveiller devant ce qu'il découvre. Il ne peut pas ne pas se poser des questions qui dépassent de loin sa spécialité. Le savant lui-même ou celui qui, sans être un savant, est au fait des découvertes scientifiques. C'est alors que se pose la question de Dieu. Et plus on se rapproche du tout, plus la question se pose. Que ce soit dans le monde de la physique, de la biologie ou de l'astrophysique. À cause de la complexité, et en même temps de l'intelligibilité prodigieuse et de la beauté du cosmos.

Et il en sera de plus en plus ainsi pour ceux qui sont véritablement informés. Car il ne faut pas confondre la vraie science et la «popular science» qui réduit ou déforme et prétend tout expliquer par la science. Le vrai savant sait les mystères et les énigmes qui se découvrent à mesure qu'il avance. C'est pour cela qu'il faut absolument revenir à la grande tradition chrétienne qui maintient que la raison, en nous découvrant la grandeur du monde et de la vie, nous ouvre une voie essentielle vers Dieu.

RND Est-ce que, encore aujourd'hui, de mauvaises relations entre foi et raison ne risquent pas d'avoir des conséquences néfastes pour la foi autant que pour la raison ?

Il y a une fermeture de la science sur elle-même, une certaine suffisance de la science qu'on appelle le «scientisme», qui amène la foi à se fermer elle aussi sur elle-même. Il faut dire que la

foi également peut rejeter la raison. Il y a des gens d'Église qui méprisent la science et la philosophie. Cela entraîne des conséquences très graves. Car la foi a besoin de la raison critique pour atteindre sa maturité. Une foi sans raison demeure très vulnérable. Comment peut-elle répondre aux accusations de n'être qu'un ramassis de fables et de mythes ? Comment peut-elle apporter sa lumière sur les questions que pose la science ?

À ce moment-là, il n'y a plus de dialogue possible et le danger de fanatisme est manifeste. Car le dialogue sauve de la violence, par le respect et l'écoute de l'autre. Or justement, dans le discours rationnel, on se met sur un plan universel. On peut parler à tous les humains, quelle que soit leur croyance ou leur foi. Si je m'enferme dans « ce que ma foi me dit » et l'autre dans « ce que sa foi lui dit », on ne peut plus se parler. Le discours rationnel donne la parole à l'autre. Il lui fait confiance en même temps qu'il se fait confiance. La transparence est alors possible, la transparence qui est si essentielle. Autrement, on verse dans l'intégrisme, qui est le mépris de ceux qui ne sont pas « initiés » aux mêmes choses que soi.

Le fidéisme, c'est le repli sur soi, la fausse sécurité. Cette sécurité dont Shakespeare dit qu'elle est le pire ennemi de l'homme. Alors que la foi, selon la meilleure tradition, doit être capable de faire face à l'ignorance ou au refus. Elle doit être capable d'argumenter. La foi est tout le contraire du repli sur soi. Elle doit être capable de déployer toute la rationalité pour se faire entendre autant que pour être pleinement elle-même. Les êtres humains ont besoin de l'universel pour

communiquer entre eux, car c'est l'universel que nous partageons avec les autres. En ce sens, je crois que c'est faire de la mauvaise théologie que de s'enfermer dans un univers qui est uniquement celui de la révélation. C'est pour cela que les Pères de l'Église faisaient constamment appel à la raison, au *logos*.

RND Est-ce que certains savants ne sont pas athées, s'en remettant au néant et au hasard comme origine et explication dernière de toutes choses ?

Est-ce que la science nous oblige à tout ramener au hasard et au néant ? C'est un fait que certains savants veulent expliquer la réalité par le hasard et le néant. Mais ils sont loin d'être la majorité. Presque tous les grands savants, depuis les pythagoriciens et tout au long de l'histoire, ont été des êtres profondément religieux. Mais c'est une question qui fait appel à la liberté. Car il s'agit finalement d'une option face à la totalité.

Cela est bien illustré, il me semble, par cette parole d'Einstein déjà citée : « J'éprouve l'émotion la plus forte devant le mystère de la vie. » La capacité d'admiration et d'émerveillement est à l'origine de toutes les grandes réalisations humaines. Le savant, l'artiste, les créateurs dans tous les domaines ont une capacité d'émerveillement. Ils ont l'amour du beau et aussi une certaine humilité. Or, la beauté nous aide à comprendre la question du sens de la vie dans sa gratuité. La quête de beauté est une recherche de sens, jusqu'au sens ultime. La question de Dieu et la question du beau et du sens sont

intimement liées. Quand Einstein parle de l'émotion devant le mystère de la vie, je crois qu'il parle pour beaucoup d'autres savants que lui et pour bien d'autres qui ne sont pas des savants.

RND La nature, le plus souvent, atteint la réussite. Est-ce que cela indique que le monde est le fruit d'une intelligence qui rend les êtres capables d'atteindre des fins, et même leur propre fin ?

Lorsqu'on parle de fin, il faut dire dès l'abord que cela porte souvent à confusion. On donne en effet l'impression que la fin, c'est quelque chose en dehors de soi, voire quelque chose imposé de l'extérieur. Alors que la finalité est manifeste d'abord dans l'être vivant lui-même. Ainsi, quand je considère un individu humain, je vois bien que tout en lui concourt à son unité et à sa conservation. Par exemple, dès que je suis blessé, la douleur m'avertit et tout l'organisme se mobilise pour me sauver. Et cela, depuis la fécondation de la cellule initiale jusqu'au plein épanouissement de la personne. C'est toujours l'individu qui est visé, et la finalité est ici évidente. Comme disait Kant, c'est toute la différence entre l'arbre et les pièces d'une montre. Dans l'arbre, toutes les parties concourent à la vie du tout. Les parties d'une montre sont agencées par un agent externe. Cette finalité propre à l'être vivant, intérieure à lui, tout le monde est capable de la voir et même de l'admirer.

On a souvent fait remarquer que parmi les « preuves » de l'existence de Dieu, la plus forte est celle de la finalité. Et avec le prodigieux développement des sciences modernes, la saisie

de la finalité devrait susciter un étonnement encore plus grand, même s'il reste beaucoup d'indéterminations dans nos connaissances et qu'il en restera toujours. Mais quand je vois l'œil ou la main, quand je découvre le développement de l'embryon, dire que tout cela est le fruit du hasard, c'est absurde. C'est faire violence aux mots. Car nous sommes en présence d'une intelligibilité. Ce n'est pas celle des nombres, mais celle du dynamisme même de la vie.

Par contre, cela n'autorise pas à tirer une conclusion arrogante du genre : « Donc, vous devez croire à Dieu. » Autrement, c'est du dogmatisme. Et on sait comment le dogmatisme amène les gens à se fermer. Il faut plutôt voir que la finalité que l'on observe pose question, pose la question de Dieu. Car comment expliquer la finalité dans la nature sans une intelligence ? Je crois que les questions, contrairement à l'arrogance et à la suffisance, suscitent la réflexion et le dialogue. Et, comme enseignant, je peux dire que cela est particulièrement important quand on a affaire à des jeunes.

RND En chaque personne humaine, il y a une conscience morale, un désir inné de faire le bien plutôt que le mal. Est-ce que cela ne suppose pas, au départ comme au terme de la vie morale, l'existence d'un souverain bien ?

Je dois dire qu'il y a actuellement un étonnant renouvellement de la question de Dieu qui vient justement du renouvellement de la question de l'homme. Y contribuent les sciences humaines, mais aussi l'expérience de la vie mora-

***Nous éprouvons
une indignation
toujours renouvelée
devant le mal.
D'où vient notre désir
insatiable de justice ?***



le, l'indignation que nous éprouvons devant les injustices, sans parler du désir de sens qui se fait aujourd'hui toujours plus vif. L'épanouissement des arts et des techniques démontre aussi les capacités immenses de l'esprit humain. L'époque moderne est très marquée par l'infinité de la pensée, et par l'infinité du désir. Or Dieu, qui est au-delà de tout concept que je peux me faire de lui, est justement dans la ligne de l'infinité de la pensée humaine et de son dynamisme.

Car la pensée ne s'arrête jamais. Nous éprouvons une indignation toujours renouvelée devant le mal et la souffrance. Comme dit Levinas, devant la douleur d'un visage humain, devant la détresse, nous éprouvons un sentiment d'obligation, qui n'est pas une contrainte. D'où cela vient-il ? D'où vient notre désir insatiable de justice ?

D'où vient aussi notre désir de liberté, qui est beaucoup plus fort aujourd'hui que jamais dans l'histoire, d'après ce qu'on peut en savoir ? Sans doute, nous nous faisons nous-mêmes par les actes que nous posons. Mais d'un autre côté, nous sommes « en dette de notre être ». Tous ces traits de notre être, pensée, liberté, désir de justice, suggèrent un absolu.

RND L'intuition que nous avons de Dieu n'est-elle pas un indice de la grandeur de l'homme ?

Cela apparaît surtout, je crois, dans l'amour humain. On n'a qu'à écouter les amoureux et les chansons qui parlent d'amour. L'amour, c'est tout de suite à l'infini et pour l'éternité. L'amour désire l'éternité. Quand on a une amitié ou une affection profonde pour quelqu'un, on voudrait qu'il ne meure

jamais. Il en est ainsi parce que l'amour est esprit. L'amour est une expérience spirituelle, qui nous fait sortir des limites matérielles. L'amour est mystère. De plus, l'amour a cette capacité extraordinaire de nous faire embrasser des réalités qui nous dépassent infiniment et que nous ne sommes même pas capables de comprendre. L'amour suggère l'absolu.

Et dans la tradition chrétienne, c'est encore plus clair, puisque Dieu y est défini comme Amour. L'amour est vraiment au sommet de l'expérience humaine et il manifeste éminemment la grandeur de l'homme. À ce propos, je me permets de citer cette phrase de saint Jean de la Croix : « Une seule pensée de l'homme vaut plus que tout l'univers et c'est pourquoi seul Dieu en est digne. » En tentant de penser Dieu, ce qu'elle ne peut faire que comme quelque chose de toujours infiniment plus grand qu'elle, la pensée humaine s'entrevoit elle-même : ses limites certes, mais aussi sa grandeur.

RND Comment ne pas considérer la beauté artistique comme une ouverture privilégiée sur l'au-delà de nos finitudes ?

Quand on regarde la production artistique, on voit bien que l'immédiat ne satisfait pas les humains. Dans tous les arts, peinture, musique, littérature, et depuis toujours, l'être humain invente. Avec une étonnante fécondité. Il engendre un monde spirituel. Sans doute, les objets sont sensibles, statues ou peintures. Mais leur beauté vient de leur signification. Et puis on invente des histoires, des fables, des romans, des films. On engendre un monde de

sens, de quête de sens. Et l'art est aussi célébration. Les artistes célèbrent la beauté du monde, ils expriment la joie. Et en même temps, ils essaient de créer un monde qui dépasse ce monde-ci. Ils suggèrent une autre beauté que les formes de beauté qui nous sont données.

L'art suggère que la vérité est au-delà de l'immédiat. Il y a une reconnaissance de cela dans la fécondité de l'art humain, qui est une tentative d'exprimer l'inexprimable. Y aurait-il donc une correspondance entre le monde où nous sommes et un dépassement vers le divin et vers l'éternel ? Ce qui est certain, c'est que les œuvres d'art s'inscrivent dans la permanence. Ce qui manifeste la grandeur d'une œuvre d'art, c'est sa durée, bien au-delà de la vie de son auteur. L'art est aux confins de la spiritualité. Ce n'est pas encore la religion. Ce n'est pas encore Dieu. Mais la question de Dieu est suggérée. C'est ce qu'exprime si bien Baudelaire dans une page remarquable : « Cet admirable instinct du beau nous fait considérer la terre et les spectacles comme un aperçu, comme une correspondance du ciel. » Comme il l'explique, à travers la poésie et la musique, nous présentons le divin, parce que notre nature est une nature exilée dans l'imparfait. Notre nature désire la perfection, l'absolu. Elle désire Dieu. Et l'art nous le montre.

RND Est-ce que la présence du mal dans ce monde n'est pas une objection majeure à l'idée même de Dieu ?

Le mal, c'est évidemment la grande difficulté. Cette difficulté a probable-

***Il n'y a qu'une
réponse pratique
au problème du mal
et elle consiste à aider
ceux qui souffrent.***



ment trouvé sa meilleure formulation moderne dans *Les frères Karamazov* de Dostoïevski. Yvan Karamazov se dit athée à cause de la souffrance des innocents et des enfants en particulier. « Un Dieu qui permet cela, je ne le tolère pas. » La réponse qui est donnée par Dostoïevski dans ce même roman est celle qu'on trouve dans la légende de l'Inquisiteur. Cette réponse prend la forme d'un reproche, celui de l'Inquisiteur, qui déclare au Christ revenu sur terre : « Tu n'as rien compris. Les hommes ne veulent pas de ta liberté trop lourde à porter. Ils veulent de la magie, des miracles. Si tu étais descendu de la croix, ils auraient été éblouis par ta puissance. Mais non, tu as respecté leur liberté. Tu t'es trompé. »

Pour moi, cette réponse de Dostoïevski, qui est la réponse chrétienne,

est la seule qui vaille. Car il n'y a pas de réponse théorique au problème du mal. Il n'y a qu'une réponse pratique, qui consiste à assumer le mal en aidant ceux qui souffrent. C'est d'ailleurs à cela que revient Camus dans *La Peste*. Le docteur Rieux, qui est athée, donne un sens à sa vie dans la compassion active en faveur des pestiférés. Le mal a quelque chose d'incompréhensible. Surtout quand on mesure son ampleur. Il y a là un mystère d'iniquité que les explications des philosophes laissent entier. La seule « réponse » qui soit à la hauteur du mystère du mal, c'est que Dieu a voulu que l'homme soit libre. Et il respecte la liberté de l'homme jusqu'au bout. Du point de vue chrétien, on dira même que cela va jusqu'à la mort de Dieu sur la croix. Dieu se fait homme pour assumer le mal de l'homme.

Tout cela nous ramène au mystère de Dieu. Dieu dépasse infiniment toute représentation, tout concept. Il est un problème et un mystère, comme l'homme est à lui-même un problème et un mystère. Et contrairement à ce qu'on dit parfois, la question que Dieu pose est la plus pratique de toutes. Parce que la réponse que l'on donne à la question de Dieu change tous les choix concrets qu'on fait par la suite. Si Dieu existe, cela change tout. Il faut donc garder ouverte la question de Dieu. Si on referme la question de Dieu, on en fait une idole.

La question de Dieu doit aussi rester ouverte parce que c'est la question du sens, la question du sens du tout. Ce qui, je le répète, est la question pratique par excellence. Comme le dit Hamlet dans son fameux soliloque : « Le fait

que personne n'est jamais revenu après la mort laisse la volonté perplexe. » Et Levinas d'ajouter : « Ce que l'on doit craindre, c'est moins la mort que le fait qu'il y ait quelque chose après la mort. » Je peux refuser la question et faire comme si Dieu et l'au-delà n'existaient pas. Je peux m'endormir. C'est d'ailleurs le grand mal de notre culture : l'irréalité. Dans mon livre sur la nouvelle ignorance, j'ai parlé de « sommeils ». Mais si on accepte la question que le réel nous pose, cela change tout. Les valeurs ne sont plus les mêmes, le sens de la vie n'est plus le même. Parce que le souverainement réel, c'est Dieu. Cela peut être une raison de crainte, mais ce doit surtout être une source d'espérance si Dieu, tel que le présente le christianisme, est un Dieu de miséricorde. ■

La **RND** sur Internet

www.misacor.org/ca/rnd

Naviguez sur notre site

**Vous avez des commentaires
et des suggestions ?**

Écrivez-nous !

À partir de notre site,
c'est simple comme bonjour !